

ABONNEMENT.

A QUÉBEC :
12 mois, 10s.
6 " 5s.
3 " 2s-6d.
payable d'avance.

L'ORDRE SOCIAL.

ABONNEMENT.

A la CAMPAGNE :
12 mois, 7s-6d.
outre les frais de
Poste.
payable d'avance.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, AGRICOLE ET DE TEMPERANCE.

C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde.—*Ryancey*

BUREAU DE REDACTION, }
No. 5, Rue des Jardins. }

QUÉBEC, JEUDI, 24 OCTOBRE, 1850.

{ BUREAU DE REDACTION
{ No 5, Rue des Jardins.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO.

Littérature.—A propos d'un Papillon.—**Bibliographie.**—Un Penseur Catholique en Espagne (Suite et fin.)—**Agriculture.**—Rapport sur l'état de l'Agriculture en Canada.—**Statuts Provinciaux.**—**Chronique Politique.**—Nouvelles locales ; faits divers, &c., &c.

LITTÉRATURE.

A propos d'un Papillon.

J'ai bien des fois, je le confesse, quoique ce soit assez mauvaise note, changé de logement à Paris ; je n'ai jamais eu qu'un seul voisin. J'entends dont j'ai eu le nom et la vie, chez qui j'ai pénétré et avec qui j'ai établi des relations de bon voisinage. Quant à des inconnus logeant à ma porte et s'es-suyant économi-quement les pieds sur mon paillason, séparés de moi par une mince cloison de planches, jasant ou ronflant à quelque centimètre de mon chevet, hélas ! je n'en ai expérimenté que trop ; mais je m'imposais la loi de ne point m'informer d'eux et d'ignorer ce qu'ils étaient autant qu'ils me permettaient eux-mêmes de l'ignorer. Qui n'a éprouvé ces petites misères des départements de Paris ? je puis même dire que si j'ai souvent chargé mes dieux pénates sur le dos d'un Savoyard à veste de velours, ça a été précisément pour fuir mes voisins.

L'un jouait de la clarinette, un autre chantait faux, un autre développait avec ardeur, sur un violon grinçant, le germe douteux de son talent à venir. J'ai entendu les colères des maris, les aigres ripostes des femmes, les cris des enfants ; j'ai assisté malgré moi à bien des scènes d'intérieur ; j'ai été mis dans la confidence de bien des secrets affligeants. J'ai suivi, ô douleur ! les progrès de la jeune pianiste donnant de brillantes espérances, de l'interessante élève du conservatoire s'escrimant jour et nuit sur un clavecin de louage ; j'ai eu dans l'oreille les gammes et les études de mains, et je n'hésite pas à déclarer que c'est encore le plus importun de tous les bruits qui peuvent importuner un honnête homme retiré au sanctuaire de son foyer.

Enfin, après plusieurs essais malheureux, je réussis à trouver cette merveille : un voisin solitaire et silencieux. La régularité de ses habitudes, son absence du domicile pendant les heures de la journée consacrées au travail des bureaux annonçait un employé.

Le dimanche, il restait enfermé toute la journée dans sa chambre, où il ne recevait aucune visite. Notre corridor commun était assez étroit pour que deux personnes qui s'y croisaient dussent mettre

quelque attention à ne pas se froisser. Je remarquai d'abord que dans nos rencontres fortuites mon voisin s'effaçait avec une simple et froide politesse que je m'attachais, de mon côté, à lui rendre. Nos relations se bornèrent à cela pendant plusieurs mois et suffisaient à nous donner les sentiments d'une estime réciproque, sans qu'aucun de nous cherchât à les rendre plus intimes. Je vins à tomber assez sérieusement malade. Au milieu d'une nuit de fièvres, je reconnus avec surprise en ouvrant les yeux, mon voisin, assis auprès de mon lit. Il se leva sans rien dire, me tâta le pouls, arrangea mes oreillers, me fit boire de la tisane et es rassit en silence. J'étais trop faible pour demander des explications : j'acceptai forcément ses soins, qu'il me prodigua pendant plusieurs jours avec le dévouement d'un ami et l'intelligence d'une garde. Dès que je pus parler, je fis venir une sœur de Bon-Secours, ce qui sembla contrarier mon obligant voisin. Ses visites devinrent rares et courtes, et un jour, s'étant rencontré avec un prêtre de mes amis qui était venu me voir, il sortit brusquement et ne reparut plus.

Aussitôt rétabli, ou comprend que j'eus hâte d'aller lui exprimer ma reconnaissance et lui demander l'autorisation de cultiver des rapports commencés par tant de bienveillance de sa part. Je le trouvai réservé, embarrassé, visiblement désireux d'abréger l'entretien. Pourtant je mis tant d'effusion et de chaleur dans mes protestations que la glace se rompit. Il me dit en souriant que je m'animais trop pour un convalescent, et que dans l'intérêt de ma santé, il fallait bien me céder, quoique ce fut faire violence à ces habitudes de retraite absolue.

La conversation prit dès-lors une allure franche et cordiale.

Mon voisin était un homme d'environ cinquante ans ; maigre et de haute taille, le dos déjà légèrement voûté, le front plissé par le souci ou le travail ; il se nommait Rigaud. Il était chef de bureau dans un ministère ; c'était là sa profession lucrative, son gagne-pain ; mais ce n'était pas l'intérêt de sa vie. Un simple coup d'oeil jeté sur les parois de sa chambre indiquait cet intérêt. Tous les murs étaient revêtus intérieurement de casiers de bois blanc renfermant des cartons étiquetés, où se lisaient les noms savant de toutes les variétés des lépidoptères. Mon voisin Rigaud, si grave, si concentré, si austère, avait la passion des papillons. Une vaste bibliothèque contenant de beaux livres et des atlas reliés, tous relatifs à l'histoire naturelle, et principalement à l'entomologie. Le reste de son mobilier était d'une propreté modeste ; il vivait sobrement, chichement, consacrant à sa passion de collectionner toutes ses épargnes comme tous ses loisirs.

J'appris de lui que dans sa jeunesse il avait étudié la médecine, ce qui m'expliqua les soins éclai-